

LE REVE, ENTRE LA VIE ET LA MORT, ENTRE LA PENSEE ET L'ACTION

William SHAKESPEARE, *Hamlet*, III, 1, extr. (1601), trad. d'André Gide, Gallimard, La Pléiade

HAMLET. - Etre, ou ne pas être : telle est la question. Y a-t-il pour l'âme plus de noblesse à endurer les coups et les revers d'une injurieuse fortune, ou à s'armer contre elle pour mettre frein à une marée de douleurs ? **Mourir... dormir, c'est tout ;...** Calmer enfin, dit-on, dans le sommeil les affreux battements du cœur ; quelle conclusion des maux héréditaires serait plus dévotement souhaitée ? **Mourir... dormir, dormir ! Rêver peut-être ! C'est là le hic. Car, échappés des liens charnels, si, dans ce sommeil du trépas, il nous vient des songes... halte-là !** Cette considération prolonge la calamité de la vie. Car, sinon, qui supporterait du sort les soufflets et les avanies, les torts de l'opresseur, les outrages de l'orgueilleux, les affres de l'amour dédaigné, les remises de la justice, l'insolence des gens officiels, et les rebuffades que les méritants rencontrent auprès des indignes, alors qu'un simple petit coup de pointe viendrait à bout de tout cela ?

Sigmund FREUD, *L'Interprétation des rêves* : « Le rêve de la mort de personnes chères », extr., 1900 (1899)

Une autre de nos grandes œuvres tragiques, Hamlet de Shakespeare, a les mêmes racines qu'Œdipe-Roi. [...] La pièce est fondée sur les hésitations d'Hamlet à accomplir la vengeance dont il est chargé ; le texte ne dit pas quelles sont les raisons ou les motifs de ces hésitations ; les multiples essais d'interprétations n'ont pu les découvrir. Selon Goethe, et c'est maintenant encore la conception dominante, Hamlet représenterait l'homme dont le pouvoir d'agir directement est paralysé par un développement excessif de la pensée (« il se ressent de la pâleur de la pensée »). Selon d'autres, le poète aurait voulu représenter un caractère maladif, irrésolu et neurasthénique. **Mais nous voyons dans le thème de la pièce qu'Hamlet ne doit nullement nous apparaître incapable d'agir.** Il agit par deux fois : d'abord dans un mouvement de passion violente, quand il tue l'homme qui écoute derrière la tapisserie ; ensuite d'une manière réfléchie même astucieuse, quand, avec l'indifférence totale d'un prince de la Renaissance, il livre les deux courtisans à la mort qu'on lui avait destinée. **Qu'est-ce donc qui l'empêche d'accomplir la tâche que lui a donnée le fantôme de son père ? Il faut bien convenir que c'est la nature de cette tâche. Hamlet peut agir, mais il ne saurait se venger d'un homme qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère, d'un homme qui a réalisé les désirs refoulés de son enfance. L'horreur qui devrait le pousser à la vengeance est remplacée par des remords, des scrupules de conscience, il lui semble qu'à y regarder de près il n'est pas meilleur que le pécheur qu'il veut punir.** Je viens de traduire en termes conscients ce qui doit demeurer inconscient dans l'âme du héros ; si l'on dit après cela qu'Hamlet était hystérique, ce ne sera qu'une des conséquences de mon interprétation. L'aversion pour la sexualité, que trahissent les conversations avec Ophélie, concorde avec ce symptôme. Cette aversion qui devait grandir toujours davantage chez le poète, dans les années qui vinrent, jusqu'à atteindre son point culminant dans Timon d'Athènes. Le poète ne peut avoir exprimé dans Hamlet que ses propres sentiments. Georges Brandes indique dans son *Shakespeare* (1896) que ce drame fut écrit aussitôt après la mort du père de Shakespeare (1601), donc en plein deuil, et nous pouvons admettre qu'à ce moment les impressions d'enfance qui se rapportaient à son père étaient particulièrement vives. On sait d'ailleurs que le fils Shakespeare, mort de bonne heure, s'appelait Hamnet (même nom qu'Hamlet).